

***Le malaise du sexuel chez le parlêtre,  
Fondation Européenne de Psychanalyse  
Trieste, 24, 25, 26 Juin 2022***

*Qu'advient-il du sexuel ?*

La perspective de ce Colloque m'a amenée à la question suivante : qu'advient-il de la sexualité chez le sujet humain et en particulier de nos jours ?

À le nommer "parlêtre" en effet, Lacan nous invite à interroger l'incidence de cette spécificité de l'animal humain sur sa sexualité. Qu'il soit parlant : qu'est-ce que ça change?

Une premier effet, dans sa radicalité, tient à l'expérience d'une perte, perte inhérente à l'espèce dans la mesure où prise dans la parole et le langage celle-ci a affaire avec le signifiant. Soit, pour Lacan tel qu'il en est question dans le séminaire sur l'Éthique, ce qui " fait trou dans le réel primordial" - entendons par là : ce qui fait trou dans la jouissance et la consistance du réel. Les mythes nous en parlent, mais aussi la fascination que peuvent exercer sur nous certains animaux en tant qu'affranchis des limites qui sont les nôtres.

Cette perte irrémédiable qui a trait au réel installe au cœur de l'être un vide, une "vacuole", soit le lieu d'une jouissance inaccessible source à la fois de malaise et d'attractivité. En tant qu'effet de cette perte, le sujet n'aura de cesse de vouloir la retrouver : à travers le mouvement pulsionnel qui inmanquablement le conduit à un écart; un écart irréductible comme indiqué par Freud dans *Au-delà du principe de plaisir* entre la satisfaction recherchée et celle obtenue – autrement dit une inadéquation absolue entre le sujet et son objet. La sexualité du *parlêtre* se trouve ainsi vouée à l'insatisfaction, une insatisfaction qui constitue l'hystérie comme sa structure de base.

Selon quelles modalités en effet le sujet peut-il s'accommoder de cette perte primordiale ? En prenant, disons, une de ces différentes options : en la refoulant, en la désavouant, ou bien encore en n'en voulant rien savoir.

Ceci en fonction du caractère suffisamment opératoire ou pas, du ou des signifiants qui viennent dire non à la jouissance incestueuse; la place dite par Lacan du Nom-du-Père venant barrer le désir de la mère, ce qui a pour effet en quelque sorte de redoubler la perte initiale et d'ouvrir la voie au symbolique - en déplaçant ainsi le manque par rapport aux frustrations imaginaires mais aussi de ce qu'il peut en être des privations ou mutilations réelles.

De l'effectuation de cette opération métaphorique ressort le symbole phallique et sa fonction dont on sait le rôle décisif dans la sexuation, soit la façon dont le sujet se positionne par rapport au sexe. Ce qui est lisible dans ce qu'on appelle les "mathèmes de la sexuation" élaborés par Lacan l'année du séminaire *Encore* où les deux positions masculine et féminine se distinguent comme non complémentaires et dissymétriques. Remarquons côté féminin une formalisation plus compliquée, ce que Freud sans doute n'aurait pas désavoué. S'y trouve situé l'objet cause du désir, mais aussi le lieu d'une division entre le signifiant phallique et par ailleurs celui du manque de l'Autre - lequel peut mener aux confins du réel, là où intervient une béance structurelle.

Si l'on en vient maintenant de façon plus spécifique à la question du malaise aujourd'hui dans le sexuel, impossible de faire l'impasse sur les bouleversements sociétaux survenus dans nos pays ces cinquante dernières années : bouleversements suscités par des avancées scientifiques et technologiques décisives mais aussi par des courants de pensée de l'après 68 tel celui dit de la "*French theory*" qui, avec Barthes, Deleuze, Foucault, Derrida a fait florès aux Etats-Unis et nous a fait retour notamment avec Judith Butler, sous la forme d'un "trouble", un "trouble dans le genre". Pour ceux qui ne l'auraient pas lu, signalons à cet égard le livre instructif d'Eric Marty : "Le sexe des modernes" publié aux éditions du Seuil en 2021.

Cette notion de "trouble" et de "genre" venait-elle à point dire quelque chose ?

Elle s'est en tout cas diffusée et répandue comme une traînée de poudre en se déclinant en multiples nuances : LGBTQA, etc... Au point de venir aujourd'hui refouler, supplanter la notion du sexuel dont la génération de mai 1968 avait fait son étendard.

Comment d'ailleurs entendre rétrospectivement ce souhait de "libération sexuelle" ? S'agissait-il seulement d'un appel à libérer la sexualité des contraintes auxquelles elle était alors soumise ou, tout simplement, de se libérer du sexuel ? Le discours actuel autorise à se poser la question.

Sans exclure ce que celui-ci peut présenter de forclusif, nous pouvons, à plus d'un signe, remarquer une sorte "hystérisation".

Si le sexe chez les jeunes en effet n'a plus la cote - cette question du genre occupant le devant de la scène et se démultipliant on pourrait presque dire à l'infini - la question de l'identification et de l'orientation sexuelle peuvent se trouver en quelque sorte mises en suspens ou osciller sur un mode dit "fluide". Effet de mode corrélé au refoulement ou bien à une sorte de défaillance de ce qui pourrait "faire décision" ?

Les repères sont devenus incertains, flous, d'autant que l'époque se distingue aussi par une autre forme de libération, celle des femmes, au sens subjectif et objectif : elles se libèrent mais elles sont aussi libérées. À partir de 68, par exemple, la pilule contraceptive a révolutionné leur vie : en leur donnant accès à un certain contrôle de la maternité elle a modifié leur rôle dans la société.

Elles ont ainsi été amenées à participer plus directement à la vie de la Cité et à y "prendre la parole". Mais elles se sont aussi trouvées plus exposées aux convoitises, voire aux harcèlements et aux viols. D'où, un beau jour *Me Too*, destiné à mettre au pied du mur les maîtres d'hier, ceux qui s'octroyaient ces privautés, passant outre leurs "droits", autrement dit ce que l'on peut appeler le "consentement" des plaignantes.

Les femmes aujourd'hui ne veulent plus être réduites au rôle d'objet, elles veulent aussi exister en tant que "sujet", bénéficier d'une "égalité des droits" et, dirait-on, ne plus avoir rien à envier aux hommes...

Si nous assitons à l'heure actuelle dans notre société à un déplacement du centre de gravité et à un certain brouillage de la division sexuelle, cette "féminisation" présente une version "bisexuelle et "trans", affichée et même donnée en spectacle sur un mode volontiers comique, grotesque, caricatural. Cette imaginarisation et surenchère phallique ne viendrait-elle pas masquer la place d'une absence dans le symbolique ? Sans compter alors sur le plan du réel, avec l'annonce aujourd'hui d'un déclin de la fertilité masculine de l'ordre de 50 à 60% en moins de quarante ans. (attribué aux substances chimiques et notamment aux polluants).

Pour conclure, disons que s'il y a quelque chose aujourd'hui qui plus que jamais s'affirme, c'est bien, pour les "parlêtres" la dimension subjective de leur sexualité et le rôle qu'y jouent tant le symbolique que l'imaginaire.

Leur sexualité ne saurait se réduire au réel des chromosomes, de l'anatomie et de la physiologie. Elle dépend aussi radicalement de la façon dont leur rapport au désir a pu se construire et du fantasme qui les soutient.

Les pays occidentaux se trouvent maintenant sous l'effet du déclin sinon de la disparition de l'imaginaire religieux, lequel depuis la nuit des temps peuplait le ciel au lieu de la béance primordiale. Le discours de la science l'a subverti et le désir qui s'y était cristallisé s'est laïcisé. Qu'est-ce que la curiosité scientifique par exemple a affaire avec celle du fruit défendu ?

En réalisant avec la fécondation *in vitro* dite FIV la dissociation de la sexualité et de la procréation, une grande première s'est produite ces cinquante dernières années dans l'histoire de l'humanité. D'autres découvertes scientifiques et technologiques sont sans doute à venir tel, à l'horizon, l'utérus artificiel - tôt ou tard et sans que nous sachions si nous serons encore là pour en parler.

Annick Galbiati